

Ce que Joseph Ratzinger/Benoît XVI lègue à la postérité

Réal Tremblay

Accademia Alfonsiana (Roma)

Présenter le legs de Joseph Ratzinger/Benoît XVI à la postérité est un projet quasiment impossible. La qualité de sa présence dans l'histoire récente de l'Église et du monde ne facilite pas la tâche. Un théologien qui a touché et renouvelé pratiquement toutes les sphères du savoir théologique; un penseur qui a su interpréter et interpe-ler les grands courants de la culture de notre temps; un évêque qui a joué un rôle déterminant dans l'élaboration d'un *corpus* doctrinal à la fois fidèle à l'Évangile et signifiant pour l'homme d'aujourd'hui; un pasteur et pontife suprême attentif à dé-couvrir la vérité partout où elle se trouve et à construire des ponts pour faire en sorte que tous les hommes de bonne volonté se retrouvent autour d'elle, voilà quelques éléments en plus d'autres qui compliquent la tâche de celui qui veut identifier les traits ou le trait de l'héritage laissé à l'Église et au monde par Benoît XVI.

En dépit des difficultés qu'implique le projet envisagé, je voudrais tenter de dire quelque chose sur la question. Pour ce faire, je réduirai mon champ d'investigation à la sphère christologique, toujours privilégiée dans la pensée de J. Ratzinger/Benoît XVI¹. Dans cette sphère, je voudrais fixer mon attention sur une idée qui pourrait servir de clé de voûte à tout l'*opus* écrit et vécu de Ratzinger, clé qui pourrait rendre compte de la structure de l'édifice, en expliquer le sens et en assurer la résistance au temps et à l'espace. Je pense à l'*idée de service* liée à l'idée de la «royauté» et, en amont, à la réalité du *divinum*. Autrement dit et selon un parcours inverse: Dieu dans le Christ est *Roi/Seigneur* comme *serviteur* de sa créature. À examiner de près la vie et l'oeuvre de J. Ratzinger/Benoît XVI, tout tourne, à mon sens, autour de ce noyau comme les électrons autour du noyau de l'atome.

¹ Son dernier ouvrage en trois tomes fut, comme nous le savons, consacré à la personne de Jésus de Naza-reth. Ce fait n'appartient pas aux faits divers de la chronique. *Il est révélateur d'une préférence du coeur à partager avec l'Église universelle.*

Dans le premier temps de ma recherche, je fixerai mon attention sur une page que l'on trouve dans le premier grand ouvrage de l'auteur après ses travaux de promotion et d'habilitation: *Einführung in das Christentum*²(1). Je m'intéresserai ensuite à l'impact de ce texte sur la vie de Ratzinger, incluant naturellement sa renonciation à la papauté (2). Je terminerai mon étude en m'arrêtant brièvement sur le sens que l'«idée de service» à la Ratzinger/Benoît XVI peut avoir pour le monde et l'Église d'aujourd'hui et de demain (3).

1. Texte de départ

Contre l'avis de plusieurs d'après lesquels les formulations dogmatiques des Conciles de Nicée (325) et de Chalcédoine (451) avec leur christologie de type ontologique se situeraient dans le prolongement d'«idées mythiques de génération», Ratzinger s'applique à démontrer qu'il n'en est rien. Il le fait en étudiant, dans le Nouveau Testament, «deux désignations christologiques»: «Fils de Dieu» et «Fils» qui ont incontestablement des rapports entre elles, mais qui, néanmoins, «appartiennent primitivement à des contextes tout à fait différents, ont une origine différente et expriment des réalités différentes»³.

Pour rester plus strictement dans la ligne de ma recherche, je fixerai mon attention sur l'étude de la première «désignation christologique» évoquée: «Fils de Dieu». Pour la même raison, je ne suivrai dans les détails que les dernières étapes de la réflexion faite sur la «désignation» en cause.

Cette «désignation» se retrouve dans l'oracle d'intronisation adressé au roi d'Israël:

²Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. ³Demande, et je te donne les nations pour héritage (Ps 2,2-3).

Après être passé, dans l'Ancien Testament, d'une théologie de la génération à une théologie d'élection, et ensuite d'une théologie d'élection à une théologie d'espé-

² J. RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui* (Traditions chrétiennes), Paris 1985. (orig. *Einführung in das Christentum. Vorlesungen über das Apostolische Glaubensbekenntnis*, München 1968⁹).

³ RATZINGER, *La foi*, 144 (orig. 174). Il dit même que ceux qui soutiennent de telles opinions manifestent rien comprendre ni à Chalcédoine, ni à la véritable signification de l'ontologie, ni même aux affirmations mythiques qui s'y opposent. Cfr. RATZINGER, *La foi*, 152 (orig. 183).

rance, cet oracle est repris dans le Nouveau Testament dans le cadre de la foi en la résurrection de Jésus. Quel en est le sens une fois appliqué au Crucifié ressuscité et réalisé par lui?

Elle exprime la conviction, répond Ratzinger, que c'est à celui qui est mort sur la croix, à celui qui a renoncé à toute puissance du monde (entendons ici à l'arrière-plan les mots du Psaume où il est question des rois de ce monde qui tremblent, où l'on parle de briser avec un sceptre de fer), à celui qui a fait mettre de côté tous les glaives et qui n'a pas, comme font les rois de ce monde, envoyé les autres à la mort à sa place, mais qui est allé lui-même à la mort pour les autres, à celui qui a placé le sens de l'existence humaine, non dans la puissance s'affirmant elle-même, mais dans une existence radicalement pour les autres, comme le prouve la croix, c'est à celui-là seul que Dieu a dit: «Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré»⁴.

C'est à ce point précis qu'apparaît, selon notre auteur, le sens de l'histoire de l'élection, le vrai sens de la royauté qui a toujours connoté l'idée de «représentation», laquelle, en ce nouveau contexte, prend une signification toute nouvelle:

C'est à lui (le Christ) qui a complètement échoué, qui, suspendu au gibet, n'a plus de sol sous les pieds, dont on tire au sort les vêtements et qui semble abandonné par Dieu lui-même, c'est précisément à lui que s'applique l'oracle: «Tu es mon Fils aujourd'hui – en *cet* endroit (in *dieser* Stelle) – je t'ai engendré. Demande et je te donne les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre»⁵.

La notion de «fils de Dieu» n'a donc rien à faire avec l'idée hellénistique de l'«homme divin». Elle s'origine plutôt de la deuxième étape de démythologisation de l'idée orientale du roi, entendons l'ouverture sur la promesse qu'un jour un roi viendrait dont on pourrait dire à juste titre qu'il héritera de toutes les nations⁶. Ici, Jésus est vu comme le véritable héritier de cette promesse, le véritable héritier de l'univers. Il accomplit ainsi le sens de la théologie davidique.

En même temps apparaît que l'idée du roi appliquée ainsi à Jésus à travers le titre de fils «se rencontre avec l'idée de serviteur». «En tant que roi, il est serviteur, et en tant que serviteur, il est roi». Il est intéressant de constater que l'Ancien Testament avait déjà préparé cette compénétration quant au sens et à la terminologie⁷.

C'est dans la Lettre aux Philippiens (2,5-11) de Paul que l'équivalence entre «fils et serviteur», entre «gloire et service» qui conduit à une interprétation toute nouvelle des idées de «roi» et de «fils» trouve sa formulation «la plus grandiose».

⁴ RATZINGER, *La foi*, 146 (orig. 176-177).

⁵ *La foi*, 147 (orig. 177). C'est l'auteur qui souligne.

⁶ Voir plus haut dans le texte: *La foi*, 145 (orig. 175-176).

⁷ Pour les détails, voir *La foi*, 147 (orig. 177). Ratzinger se réfère ici aux recherches de Joachim Jeremias.

Le terme *evacuatio* employé par le texte latin, signifie qu'il s'est «vidé complètement»: renonçant à être pour soi, il est entré dans la pure dynamique du «pour». Mais, continue le texte, par là-même il est devenu le Maître de l'univers, de tout le cosmos, devant qui ce dernier accomplit la *proskynèse*, c'est-à-dire le rite et l'acte de soumission, auquel seul le roi véritable a droit. Celui qui obéit librement apparaît alors être le véritable Seigneur; celui qui s'est abaissé jusqu'à l'extrême limite de la dépossession de soi est devenu par là-même Seigneur du monde⁸.

Que résulte-t-il de tout cela pour la désignation: «fils-roi»? On peut parler d'un engendrement qui dépasse de loin la première démythologisation de type électif et celle, connexe, de l'espérance. Ce fils est *parfait rapport* avec le Père et devient ainsi *Maître de l'univers*. Dans les mots même de l'auteur maintenant: «Celui qui ne tient absolument pas à soi, mais qui est *pure relation* (*reine Beziehung*), coïncide par le fait avec l'Absolu et devient Seigneur»⁹.

En finale de ce paragraphe, l'auteur revient sur le fait que l'expression «fils de dieu» fait partie d'une théologie politique repérable aussi dans la Rome impériale. Mais la différence est que, dans le premier cas, le mythe a été, comme on l'a vu, «démythologisé» pratiquement à trois reprises, tandis que dans le second cas «le mythe est resté mythe». Et notre auteur de conclure avec une observation d'importance capitale pour l'Église d'hier et d'aujourd'hui:

La promotion de domination universelle de l'Empereur-dieu romain était naturellement incompatible avec la théologie royale et impériale complètement transformée qui anime la confession de Jésus comme «Fils de Dieu». Aussi la *martyria* (témoignage) devait-elle devenir le *martyrium*, la provocation contre la déification du pouvoir politique¹⁰.

2. L'idée du service, idée-guide de la vie et de l'oeuvre de Joseph Ratzinger/Benoît XVI

Le texte dont je viens de présenter rapidement le contenu appartient sans conteste au contexte christologique rappelé plus haut. Mais vu la richesse de son contenu, je me demande s'il n'y a pas lieu d'en étendre la portée et de le concevoir comme point de référence ou source d'inspiration pour définir les traits essentiels de la vie chré-

⁸ *La foi*, 148 (orig. 178).

⁹ *Ibid.* Sur l'idée de «relation pure» (soulignée par moi) dans la pensée ratzingerienne, voir: R. TREMBLAY – S. ZAMBONI, *Ritrovarsi donandosi. Alcune idee chiave della teologia di Joseph Ratzinger-Benoît XVI* (Vivae Voces 1), Città del Vaticano 2011, 11-85.

¹⁰ RATZINGER, *La foi*, 149 (orig. 179).

tienne. Plus précisément encore. L'auteur de ce très beau texte *n'en aurait-il pas adopté tacitement les conclusions* en les appliquant à son mode d'engagement dans l'Église comme théologien et comme pasteur de l'Église universelle, successeur de Pierre? Certes, la théologie de J. Ratzinger/Benoît XVI est pleine de passages qui vont en un sens plus ou moins analogue. Mais le tableau dépeint en ces pages a rarement la force et la prégnance atteintes ici. Au centre, il y a la figure royale et filiale du Christ en son mystère pascal reliée à ses antécédents vétérotestamentaires (double démythologisation) insérés en leurs milieux culturels et ouverts sur une nouveauté imprévue et inédite, le service.

Nous connaissons l'*opus* écrit monumental de J. Ratzinger/Benoît XVI qui implique des activités de recherche, d'enseignement, d'écrivain qui s'étendent pratiquement sur plus de 50 ans. Tout cela est documenté au long et au large dans de très nombreuses publications multilingues qu'il ne convient pas ici d'énumérer dans les détails¹¹. Importants toutefois sont à signaler les champs d'activité de J. Ratzinger/Benoît XVI *qui dénotent un esprit de service hors du commun*. Je voudrais en retenir deux en particulier. Le premier renvoie à son rôle joué au Concile Vatican II; le second fait allusion à *son mode d'exercer son ministère comme pasteur de l'Église universelle*. Par bonheur, nous avons quelques textes récents qui, bien que brefs, sont de première main et contiennent, à mon avis, les éléments essentiels à la documentation de ma thèse.

1) Dans le premier texte destiné aux curés de Rome (14 février 2013), Benoît XVI raconte sous forme de «petite causerie» son expérience de Vatican II¹². Il signale d'abord comment il a été intégré parmi les «experts officiels» du Concile par le biais d'une conférence rédigée par lui pour le Cardinal Frings, archevêque de Cologne¹³ et personnage de premier plan dans la mise en oeuvre du Concile. Elle avait pour titre: *Le Concile et le monde de la pensée moderne*. Benoît XVI évoque ensuite son enthousiasme et sa ferme volonté d'alors de «faire sa part» (avec d'autres naturellement) pour que «l'Église soit de nouveau¹⁴ une force pour aujourd'hui et pour demain».

Il identifie aussitôt les «intentions» de départ exprimées par les évêchés appe-

¹¹ Voir la bibliographie complète de l'auteur jusqu'à son élection au Siège de Pierre: *Joseph Ratzinger/Papst Benedikt XVI. Das Werk. Veröffentlichungen bis zur Papstwahl*, Hrsg. Schülerkreis, Redaktion V. Pfnür, Augsburg 2009, 446 pp.

¹² Voir: *Rencontre avec le clergé de Rome (14 février 2013). Discours du Pape Benoît XVI*. http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2013/february/documents/hf_ben-xvi_spe_20130214_clero-roma_fr.html (Consultation le 17 avril 2013).

¹³ Diocèse où se trouvait l'université de Bonn où Ratzinger enseignait la théologie.

¹⁴ Après quelques accidents de parcours: l'affaire Galilée, par exemple.

lés de l'«Alliance rhénane»¹⁵: la réforme de la liturgie, la mise à jour de l'ecclésiologie, l'approfondissement de la théologie de la Révélation et de l'oecuménisme, la révision des relations entre l'Église et le monde. Sans mentionner *explicitement* la «part» prise à la rédaction des documents de la «réforme» envisagée, il le dit *implicitement* en décrivant en connaissance de cause les contenus essentiels de ces documents et leur portée. Passons-les donc rapidement en revue comme preuve indirecte de la contribution active de Ratzinger à l'esprit et à l'apport conciliaires.

En commençant par la liturgie, le Concile a voulu insister sur le «primat de Dieu» et le «primat de l'adoration». Contrairement à ce que certains pensent, le Concile a vraiment parlé de Dieu. Son premier acte, «un acte substantiel», fut de parler sur Dieu et d'ouvrir [...] le peuple saint, à l'adoration de Dieu dans la commune célébration de la liturgie du Corps et du Sang du Christ». À cette affirmation de base sont liées d'autres idées essentielles comme l'insistance sur le mystère pascal, «centre de l'être chrétien et donc de la vie chrétienne», avec son prolongement dans le temps pascal et le dimanche considéré, en conséquence, comme premier jour et non, comme c'est le cas aujourd'hui, comme dernier jour de la semaine. Il y a encore les idées de l'«intelligibilité» et de la «participation active» à la liturgie. Dans le premier cas, il s'agit d'une «formation permanente du coeur et de l'esprit» qui dépasse la compréhension purement matérielle des textes par l'accès à la langue vernaculaire. Dans le second cas, il s'agit certes d'une participation extérieure, mais aussi et surtout d'une participation intérieure, entendons d'une «entrée de la personne [...] dans la communion de l'Église et ainsi dans la communion avec le Christ».

Le mystère de l'Église devait aussi être approfondi. Avec son insistance sur la primauté de Pierre, Vatican I avait laissé à la postérité une oeuvre inachevée. Il fallait la compléter, d'autant plus que le «sens de l'Église» se répandait un peu partout et que l'Encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII (29 juin 1943) avait déjà donné le coup d'envoi en faveur d'une Église perçue plus comme «organisme» vivant ou «réalité vitale» (comprenant le «nous» des croyants de tous les temps et lieux avec le «Je» du Christ) que comme «organisation» institutionnelle, bien qu'elle fût aussi cela.

En plus de la récupération de cet apport, il fallait donc continuer à réfléchir sur la succession de Pierre et sur sa fonction, comme il fallait mieux définir aussi la fonction du Corps épiscopal. Une expression fut trouvée: la «collégialité» pour exprimer que «les Évêques ensemble sont la continuation des Douze» tandis que l'évêque de Rome est «le seul à être le successeur d'un Apôtre déterminé», saint Pierre. En confiant une telle dignité aux évêques, il ne s'agissait pas d'une «lutte pour le pou-

¹⁵ Entendons, les évêquats français, allemand, belge et hollandais.

voir», comme d'aucuns le pensèrent, mais «de la complémentarité des facteurs et de l'exhaustivité du Corps de l'Église avec les évêques, successeurs des Apôtres, comme éléments portants; et chacun d'eux est un élément portant de l'Église, avec tout ce grand Corps».

Pour répondre à la critique des années 50 qui trouvait l'expression: «Corps mystique» un peu «trop spirituel(le)», on eut recours avec bonheur à l'expression à la fois scripturaire et traditionnelle de «Peuple de Dieu». Si cette réalité s'applique à proprement parler aux Juifs, nous, les païens, qui de soi n'en faisons pas partie, y avons accès par la «communio au Christ qui est l'unique semence d'Abraham». Moyennant le Christ, il y a donc «continuité de l'histoire de Dieu avec le monde». En terminant sa réflexion, Benoît XVI constate que le Concile a créé ainsi «une construction trinitaire de l'ecclésiologie: «Peuple de Dieu le Père, Corps du Christ, Temple de l'Esprit Saint».

Cette observation permet à Benoît XVI de noter que le lien «un peu caché», d'après lui, entre l'Église «Peuple de Dieu» et «Corps du Christ» dû à l'union eucharistique a créé «une nouvelle réalité»: la communion. Après le Concile, cette donnée a favorisé la prise de conscience progressive que l'essence de l'Église s'exprime justement dans la communion.

Le problème de la «Révélation» fut plus conflictuel. La question de la relation entre l'Écriture et la Tradition était conditionnée par le désir des exégètes catholiques de pouvoir conduire leurs recherches avec plus de liberté, sans devoir se soumettre constamment au Magistère. Mais de quelle liberté s'agissait-il? Comment bien lire l'Écriture? Que veut dire Tradition? Sans entrer dans la bataille suscitée par ces questions, deux données étaient à maintenir: l'Église est soumise à l'Écriture, Parole de Dieu; «et pourtant, l'Écriture est Écriture seulement parce qu'il y a l'Église vivante». Sans «le sujet vivant qu'est l'Église», l'Écriture n'est qu'un livre passible d'interprétations diverses sans pouvoir, d'elle-même, offrir un ultime éclairage sur les solutions à retenir.

Grâce à une intervention délicate de Paul VI, le rejet du Magistère au nom d'une Écriture comprenant tout fut maté. Une idée confiée par lui au Concile fut décisive: «la certitude de l'Église sur la foi ne naît pas seulement d'un livre isolé, mais elle a besoin du sujet Église, éclairé, porté par l'Esprit Saint». Elle était décisive, cette idée, pour montrer la nécessité de l'Église et pour comprendre ce que veut dire Tradition, ce «Corps vivant» dans lequel vit la Parole et «dont (la Parole) reçoit la lumière dans laquelle elle est née». Un exemple à cet égard: le Canon de l'Écriture. Il dérive «de l'illumination de l'Église» qui ne l'a pas «créé», mais trouvé en elle. C'est dans la communion avec l'Église que l'on peut lire l'Écriture comme Parole divine. Ici la

méthode historico-critique s'avère insuffisante, bien qu'importante. La bonne interprétation de l'Écriture requiert la foi en la Parole comme Parole de Dieu et le sujet vivant, l'Église, auquel Dieu a parlé et parle.

Après une allusion rapide au document sur l'oecuménisme (*Unitatis Redintegratio*), il s'arrête à la deuxième partie du Concile beaucoup plus vaste qui comprend les documents comme *Gaudium et Spes*, *Nostra Aetate* et *Dignitatis Humanae*. Sans s'arrêter sur leurs noyaux doctrinaux comme il vient de le faire pour les documents précédents, il mentionne rapidement comment ils veulent répondre à des questions posées par l'histoire plus ou moins récente de l'Église et du monde.

Avant de passer à une brève mais significative réflexion sur le Concile événement «des Pères», événement de la foi *quaerens intellectum*, différent du Concile événement «des médias», lu «hors de la foi», favorable au goût du monde avec la banalisation, la profanation des données doctrinales les plus hautes des assises conciliaires¹⁶, Benoît XVI y va d'une réflexion intéressante sur le dialogue interreligieux en lien avec le document *Nostra aetate*. Je cite le texte au complet qui comprend deux données de valeur pour un authentique dialogue interreligieux:

Il (le document) indique... le fondement d'un dialogue, dans la différence, dans la diversité, dans la foi en l'unicité du Christ, qui est un, et il n'est pas possible, pour un croyant de penser que les religions sont toutes des variations sur un thème. Non, il y a une réalité du Dieu vivant qui a parlé, et c'est *un* Dieu incarné, donc *une* Parole de Dieu, qui est réellement Parole de Dieu. Mais il y a l'expérience religieuse, avec une certaine lumière humaine de la création, et donc il est nécessaire et possible d'entrer en dialogue, et ainsi de s'ouvrir l'un à l'autre et de s'ouvrir tous à la paix de Dieu, de tous ses enfants, de toute sa famille¹⁷.

2) Dans le second texte adressé, comme déjà signalé, aux séminaristes du diocèse de Rome¹⁸, Benoît XVI commente librement quelques versets (1,3-5) de la *Première Lettre de Pierre*. Il le fait trois jours avant l'annonce officielle de sa renonciation au Siège de Pierre (11 février 2013), si bien que, sans fabuler, nous nous trouvons en présence d'une espèce de testament spirituel ou, peut-être mieux encore, d'une espèce de relecture, sous la lumière pétrinienne, des points forts de son ministère

¹⁶ Benoît XVI note en l'occurrence que le premier, d'abord rejeté, mis à l'écart, était à la longue destiné à survivre, tandis que le second, en vedette dès le commencement, était avec le temps inévitablement condamné à disparaître.

¹⁷ C'est Benoît XVI qui souligne.

¹⁸ Pour le second texte, voir: *Visite au séminaire majeur pontifical romain à l'occasion de la fête de la Vierge de la confiance* (8 février 2013). «*Lectio divina*» du Pape Benoît XVI. http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2013/february/documents/hf_ben-xvi_spe_20130208_seminario-romano-mag_fr.html (Consultation le 17 avril 2013).

comme évêque de Rome. Dans la ligne de ma réflexion, je voudrais mettre en relief quelques données de ce texte particulièrement significatif en raison de son contenu et de sa situation historique.

Benoît XVI commence sa réflexion en offrant à ses auditeurs un portrait de l'Apôtre Pierre que l'on peut supposer être le modèle de sa pensée et de son agir comme pasteur de l'Église de Rome et de l'Église universelle.

Pierre est d'abord celui qui a trouvé en Jésus le Messie de Dieu et qui, le premier, le confesse au nom de l'Église à venir. Il est encore celui auquel le Seigneur a donné les clés du Royaume et a confié son «troupeau» après sa résurrection. Il est enfin celui qui a renié Jésus et qui «a eu la grâce de voir le regard de Jésus, d'être touché dans son cœur et d'avoir trouvé le pardon et un renouveau de sa mission». Benoît XVI considère ce dernier point particulièrement important. Pierre tombé est «resté sous les yeux du Seigneur» et «ainsi demeure responsable pour l'Église de Dieu, demeure chargé par le Christ, demeure porteur de son amour».

Après avoir insisté sur le fait que Pierre, grâce à la collaboration de ceux qui l'entouraient, a écrit une lettre dans laquelle il «parle dans la communion de l'Église», il mentionne qu'écrivant à Rome, Pierre apparaît déjà comme l'«Évêque de Rome» initiant ainsi «le début de la succession», «le primat concret situé à Rome». En allant à Rome après avoir laissé Jérusalem par suite des persécutions d'Hérode, Pierre est passé à l'universalité de l'Église, est passé «à l'Église des païens et de tous les temps, à l'Église qui est aussi toujours des hébreux». Pas seulement cela. Selon les paroles de Jésus ressuscité (cfr. Jn 21,18), il s'est aussi souvenu qu'il y subirait le martyre de la crucifixion. Ce qui amène Benoît XVI à affirmer que «le primat a un contenu d'universalité, mais aussi un contenu de martyrologie». Et il ajoute cette réflexion qui n'est pas sans avoir des résonances concrètes dans le contexte historique dans lequel elle fut transcrite:

Depuis le début, Rome est aussi un lieu de martyre. En allant à Rome, Pierre accepte à nouveau cette parole du Seigneur (cfr. Jn 21,18): il va vers la croix et nous invite à accepter nous aussi l'aspect martyrologique du christianisme, qui peut prendre des formes très différentes. Et la croix peut prendre des formes très différentes, mais personne ne peut être chrétien sans suivre le Crucifié, sans accepter aussi le moment martyrologique.

Après ces mots sur l'expéditeur, Benoît XVI passe aux destinataires de la *Lettre*: «les étrangers de la dispersion [...], (les) élus» (cfr. 1P 1,1), autre expression du paradoxe de la Croix.

Élus: L'élection est le privilège d'Israël, mais transposé à tous les baptisés devenus ainsi «nouvel Israël». Qu'est-ce à dire? Dieu nous a connus «depuis toujours».

Par sa bonté, Dieu «m'a cherché parmi des millions»¹⁹ pour être chrétien, catholique, prêtre²⁰. Par pure bonté, Dieu «a voulu que je sois le porteur de son élection... qui est aussi toujours mission». Il n'y a pas de triomphalisme à se réjouir de ce fait qui vient de Dieu; c'est plutôt de la gratitude. «Quel don en effet que d'être voulu par Dieu, si bien que j'ai pu connaître» en Jésus-Christ «le visage humain de Dieu, l'histoire humaine de Dieu dans le monde»; quel don d'être élu par lui «pour être catholique, pour être dans son Église, là où *susbsistit Ecclesia unica*», «la plénitude de la vérité de Dieu».

Élection, expression «de privilège et d'humilité», mais aussi accompagnée de «dispersés, étrangers». Nous les voyons aujourd'hui. Les chrétiens sont le groupe le plus persécuté, parce que «non conformes», parce qu'ils sont «un aiguillon, contre les tendances de l'égoïsme, du matérialisme». Conformément au destin d'Abraham qui vivait comme un étranger ici-bas, les chrétiens font partie d'une minorité qui suscite étonnement et rejet par leur style de vie conforme à la «Parole», à la volonté de Dieu. «C'est la façon d'être avec le Christ crucifié». Dans ce contexte, Benoît XVI cite ce passage éloquent de saint Augustin: «Les chrétiens sont ceux qui n'ont pas les racines vers le bas comme les arbres, mais qui ont les racines vers le haut, et ils vivent selon cette gravité, et non selon la gravité naturelle vers le bas».

Enfin, Benoît XVI s'arrête sur les versets 3-5 de la *lectio divina* du jour. Il en commente trois mots: «régénérés», «héritage» et «protégés par la foi».

– «Régénérés». C'est un «acte de Dieu», qui concerne la «sphère de l'être». Devenir chrétien évoque d'abord un processus au passif. Je ne me fais pas chrétien, mais on me fait chrétien; on me fait naître; je suis à nouveau fait par le Seigneur «dans la profondeur de mon être»; je me laisse former et transformer par lui.

Être régénéré indique également entrer dans une nouvelle famille: «Dieu, mon Père, l'Église, ma Mère, les autres chrétiens. [...] Être régénéré... implique donc également de se laisser insérer de manière voulue dans cette famille, de vivre pour Dieu le Père et de Dieu le Père, de vivre de la communion avec le Christ son Fils, qui me régénère par sa résurrection, comme le dit l'Épître (cfr. 1P 1,3), vivre avec l'Église selon tant de sens, tant de chemins, et être ouvert à mes frères, reconnaître réellement chez les autres mes frères, qui avec moi sont régénérés... l'un porte la responsabilité de l'autre...

– «Héritage». Dans la foulée de la promesse faite à Abraham, «nous sommes, d'après le Nouveau Testament, héritiers... de la terre de Dieu, de l'avenir de Dieu». L'héritage est quelque chose qui appartient à l'avenir et ce mot dit que comme

¹⁹ Remarquons ce passage du «nous» au «je».

²⁰ Rappelons que le pape s'adresse alors à des séminaristes.

chrétiens nous avons donc un avenir, que l'avenir nous appartient, que «l'arbre de l'Église n'est pas un arbre mourant, mais l'arbre qui croît toujours à nouveau». Les prophètes de «mauvais augure» qui pensent que le temps de l'Église est révolu comme la graine de sénevè qui lui a donné naissance se trompent. Oui! l'Église renaît toujours.

Il y a en l'occurrence un faux optimisme et un faux pessimisme. Le second affirme: le christianisme est fini. «Non, dit Benoît XVI, il commence à nouveau». Le premier affirme que «tout va bien», quand, après le Concile par exemple, fermaient les séminaires, les couvents, etc. «Non, dit Benoît XVI, tout ne va pas bien». Mais s'il est vrai que «l'Église meurt ici et là à cause des péchés des hommes et de leur non croyance», il faut être sûrs qu'en même temps elle naît à nouveau.

L'avenir appartient réellement à Dieu: telle est la grande certitude de notre vie, le grand, le véritable optimisme que nous possédons. L'Église est l'arbre de Dieu qui vit pour l'éternité et qui porte en lui l'éternité et le véritable héritage; la vie éternelle.

– «Protégés par la foi». D'après cette expression rarement utilisée dans le Nouveau Testament, la foi est considérée comme la «gardienne» de l'intégrité de mon être, de ma vie, de mon héritage, un peu comme les «gardiens» des portes d'une ville protègent la ville de l'invasion de ses attaquants. Parlant de la foi, Benoît XVI pense à la femme syro-phénicienne de l'évangile (cfr. Mc 7,24-30) qui, au sein d'une foule opprimante, réussit à toucher le Seigneur. Elle obtint sa guérison parce qu'elle a touché le Seigneur en profondeur, non seulement avec la main, mais «avec son cœur», «de l'intérieur, de sa foi». C'est cela la foi, conclut le pape: «Toucher le Christ avec la main de la foi, avec notre cœur et ainsi entrer dans la force de sa vie, dans la force de guérison du Seigneur».

3) Dans ces deux textes, il est nulle part explicitement question de *l'idée de service*. Cependant, on peut la supposer présente comme l'air que l'on respire. Invisibles, il oxygène les corps. Quand, dans le premier texte, Benoît XVI identifie *avec une précision d'artisan* les éléments essentiels des grands documents doctrinaux de la première partie de Vatican II, c'est une affirmation indirecte de la part prise à leur genèse et à leur confection, et donc une affirmation indirecte de son service à la cause de l'Église et du Concile. Il y aurait beaucoup à dire et à documenter pour illustrer ces affirmations²¹, mais le texte mentionné et son analyse suffisent à faire entrevoir que le jeune Ratzinger, accompagné bien sûr de la collaboration d'autres

²¹ Pour compléter mes quelques informations «de première main», voir l'ouvrage récent de G. VALENTE, *Ratzinger al Vaticano II*, Cinisello Balsamo 2013.

collègues, a mis au service du Concile toutes les ressources de ses dons au profit d'un événement de première importance pour la vie de l'Église.

Dans le second texte, il n'est pas non plus fait mention de l'*idée de service*. Pourtant, l'occasion de la réflexion (un évêque qui parle aux futurs prêtres de son diocèse); quelques versets de l'*incipit* de la *Prima Petri*; sa renonciation prochaine à la papauté, font en sorte que nous nous trouvons, dans cette intervention, comme devant un portrait en filigrane de ce que Benoît XVI a voulu être comme successeur de Pierre en ce début du troisième millénaire. Ce portrait se caractérise entre autres choses par la promptitude au martyre dans les pas, du reste, de Pierre le premier pape. Or, il est évident que «l'aspect martyrologique» inhérent au christianisme implique un amour fort et exclusif pour le Seigneur («Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?», Jn 21,15) et donc une mise radicale à son service et au service de son Église («Pais mes brebis», Jn 21,15). Dans ce contexte, il est intéressant de noter que Benoît XVI insiste sur des «formes très différentes» du martyre pour mettre ce «moment martyrologique» de la foi chrétienne à la disposition de tous, en général, et des pasteurs en particulier. Est-il exclu de croire qu'en prononçant ces mots Benoît XVI pensait à sa renonciation au ministère de Pierre qui devait avoir lieu trois jours plus tard (le 11 février 2013) pour des motifs de santé et, plus profondément encore, au nom d'un service que l'affaissement du corps ne lui permettait plus de rendre comme l'Église d'aujourd'hui était en droit d'attendre de lui. À ce propos, écoutons Benoît XVI lui-même:

Après avoir examiné ma conscience devant Dieu, à diverses reprises, je suis parvenu à la certitude que mes forces, en raison de l'avancement de mon âge, ne sont plus *aptés à exercer adéquatement le ministère pétrinien*. Je suis bien conscient que ce ministère, de par son essence spirituelle, doit être accompli non seulement par les oeuvres et par la parole, mais aussi, et pas moins, par la souffrance et par la prière. Cependant, dans le monde d'aujourd'hui, sujet à de rapides changements et agité par des questions de grande importance pour la vie de la foi, *pour gouverner la barque de saint Pierre et annoncer l'Évangile, la vigueur du corps et de l'esprit est aussi nécessaire*, vigueur qui, ces derniers mois, s'est amoindrie en moi d'une manière que je dois reconnaître *mon incapacité à bien administrer le ministère qui m'a été confié*²².

Une tel geste de renonciation, de par sa gravité pour la personne qui l'a posé et de par l'impact aux dimensions inédites et universelles suscité par lui, ne peut être rendu possible que par une vie comprise et vécue comme service total de l'Église et non, comme c'est souvent hélas le cas, en mettant la réalité à servir au service de sa

²² *Declaratio*. http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2013/february/documents/hf_ben-xvi_spe_20130211_declaratio_fr.html (Consultation le 17 avril 2013; c'est moi qui souligne).

propre gloire. Dans ce dernier cas, l'humilité et le renoncement de la Croix étouffent et alors s'instaurent l'arrogance et le culte de soi.

3. L'idée de service, ligne inspiratrice pour l'Église d'aujourd'hui et de demain

Il est dans la nature de l'Église de servir. Son «Époux», nous l'avons vu dans le texte de la première partie de cette intervention, est le «roi-fils-serviteur». La loi du service n'est donc pas facultative dans l'Église. Elle est de nécessité absolue; elle est sa «*loi naturelle*» en quelque sorte.

Cette identité de l'Église a été de nouveau mise en relief par la *mens* conciliaire avec des suites concrètes remarquables²³. À côté d'un service fort et permanent dans les différents secteurs du réel, à l'oeuvre un peu partout dans le monde, il y a eu aussi des manques graves à cette loi du service: *on s'est servi de ce que l'on devait servir*.

Beaucoup dans l'Église et le monde ont été scandalisés par cette contradiction dans les termes, par cette incohérence néfaste. Je pense entre autres aux cas d'abus sexuels contre lesquels Benoît XVI, en faisant violence à sa douceur naturelle, a dû réagir avec fermeté pour mettre l'Église au pas du service des personnes (surtout des plus petits) auxquelles elle est envoyée²⁴. Cette attitude avec d'autres analogues ne s'improvisent pas. Elles viennent d'une longue vie passée à servir l'Église, comme ce fut *particulièrement* le cas, pour les raisons déjà connues, dans la renonciation de Benoît XVI au Siège de Pierre. Ces gestes avec d'autres feront de ce pape *le pape du service*. C'est l'héritage principal qu'il laissera à l'Église et au monde, comme vient de le reconnaître implicitement son successeur, le pape François, lorsque il affirme dans son homélie de la messe d'inauguration de son ministère pétrinien: «N'oublions jamais que le vrai pouvoir est le service et que le Pape aussi pour exercer le pouvoir doit entrer toujours dans ce service qui a son sommet lumineux sur la Croix»²⁵.

²³ Cfr. le petit, mais précieux petit livre de Y. CONGAR publié pendant la période du Concile: *Pour une Église servante et pauvre*, Paris 1963.

²⁴ Pour de bonnes informations et des réflexions équilibrées sur ce point, voir G. DEL MISSIER, *Il problema della pedofilia. Interventi papali e norme disciplinari nell'orizzonte della riflessione morale*, dans StMor 49 (2011) 385-418.

²⁵ *Homélie de la messe solennelle d'inauguration du Pontificat du Pape François (19 mars 2013)*, http://www.vatican.va/holy_father/francesco/homilies/2013/documents/papa-francesco_20130319_omelia-inizio-pontificato_fr.html (Consultation le 17 avril 2013).

Le monde en particulier peut-il tirer profit de cet héritage? À observer combien peu sont les instances de ce monde (politiques, financières, administratives, hospitalières, universitaires, etc.) qui vivent du détachement de leurs propres intérêts à l'avantage des autres, cet héritage apparaît plus qu'actuel. Descendre du trône de ses bénéfiques personnels pour être parmi les autres comme des serviteurs est aujourd'hui attitude rarissime. C'est peut-être un indice, voire l'indice par excellence, de la perte du sens de la Transcendance qui se manifeste en devenant immanence (cfr. Jn 1,14)!

Et ainsi nous revenons à notre texte de départ où la vraie royauté est don de soi jusqu'à l'anéantissement de la Croix pour tous. C'est cette page en plus d'autres analogues qui a ouvert la voie rugueuse, mais finalement lumineuse sur laquelle a marché Joseph Ratzinger/Benoît XVI, voie qu'il nous invite tous à découvrir et à emprunter.

Dans cette logique, la figure du «bon Samaritain» pourrait-elle être considérée comme l'icône du pontificat de Benoît XVI. Nous savons qu'elle fut abondamment rappelée dans la première Lettre encyclique de Benoît XVI, *Deus caritas est* (25 décembre 2005). (Signalons que, pour l'occasion, le Secrétariat d'État de la Cité du Vatican a fait frapper en 2006 une médaille de bronze avec l'icône du «bon samaritain»). Pour une étude de cette figure dans le texte pontifical, voir: R. TREMBLAY, *La figure du bon Samaritain, porte d'entrée dans l'Encyclique de Benoît XVI Deus caritas est*, dans RTLu 11 (2006) 227-239.